



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 58 | 17.2.2019

**Les princes de l'Hiver
(conte du Nouvel Age)**

**L'ère de la propagande,
version 2.0**

Le libéralisme comme réalité

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Coïncidences dues à la liberté rédactionnelle de nos auteurs, nous vous proposons cette semaine trois textes en «feuilleton». Nous ne craignons pas le décrochage, vu l'intérêt des sujets que proposent le Cannibale et Eric Werner.

De mon côté, les débats médiatiques d'un côté, la violence et la bêtise politiques que j'ai commentées ces dernières semaines de l'autre, m'ont laissé un goût d'amertume et de désert dans la bouche. C'est pourquoi je vous propose, «hors saison», encore un conte du Nouvel Age parlant de livres et de nostalgie. L'idée d'écrire ce conte plutôt qu'un essai d'actualité m'a été directement inspirée par la splendide paire de lys qui ont égayé cette semaine mon bureau. Il était impossible de s'occuper de basses œuvres au voisinage de créatures aussi belles.

Bonne lecture et bonne semaine!

Slobodan Despot

AGENDA

Le Club de la Grammaire et son président Pascal Junod vous invitent à rencontrer L'Antipresse et Slobodan Despot **le jeudi 21 février dès 19h au restaurant de l'Hôtel-de-Ville, Grand-Rue 39, 1204 Genève.**

«Entrant dans sa quatrième année d'existence, l'Antipresse se demande si,

en ces temps orwelliens, elle ne serait pas en train de devenir LA presse de demain? Une réflexion sur le devenir du journalisme et de l'information en compagnie de Slobodan Despot.»

Amoureux et défenseurs de la langue française ne pas s'abstenir! Confirmez votre venue SVP à:

clubdelagrammaire@europae.ch.



NOTA BENE — DÉRANGEMENTS

Nous faisons face ces jours-ci à deux dérangements sur lesquels nous n'avons pas beaucoup de prise.

D'une part, notre prestataire de services e-mail (Mailchimp) a élevé le niveau de certification de ses listes de destinataires, au point que certains de nos abonnés, bien que payants et consentants, sont «blacklistés» et ne reçoivent pas le mail dominical de l'Antipresse. Si vous êtes dans ce cas, prière de vous abonner à la lettre gratuite. C'est une manière de débloquer la censure du prestataire. Cela dit, vous pouvez toujours télécharger votre Drone en vous rendant sur le site de l'Antipresse.

D'autre part, PayPal a compliqué l'accès à notre compte à cause d'une vérification administrative qui se prolonge depuis plus d'une semaine. Certaines transactions peuvent s'en trouver affectées.

Nous étudions des alternatives à ces limitations.

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Les princes de l'Hiver (1)

UN CONTE DU NOUVEL AGE.

Pour sa dernière période sous les drapeaux, on l'avait envoyé dans cette bourgade alpestre où il avait passé son enfance. Le service militaire, chez les Suisses, s'étirait jusque dans la trentaine tardive, à coups de deux ou trois semaines par an. On appelait cela des «cours de répétition». Les siens lui servaient surtout à répéter ses classiques. Sur son épaulette, il ne portait ni carabine, ni grenade, mais une plume. Il était secrétaire d'état-major, oisif ès fonctions, et ses journées consistaient surtout en balades dans les environs avec deux volumes Pléiade — pour équilibrer la marche — dans les immenses poches de son pantalon de treillis. Cervantès sur la cuisse gauche, Tolstoï sur la droite. Ou deux tomes de Balzac en tandem.

La loi de l'éternel retour... Saxé, cette bourgade engourdie qu'il avait tant voulu fuir dans son enfance, l'administration militaire l'y ramenait désormais chaque année pour exercer sa patience face au néant. A l'époque, il bâillait à l'école en rêvant de cabanes sur les berges, de frondes et de terrains vagues. Maintenant, il laissait à son sous-officier des billets avec les numéros de téléphone des cafés où l'on était susceptible de le retrouver dans le cas (fort improbable) où l'on aurait besoin de

lui. Cela se passait dans les toutes dernières années de l'ère précellulaire, quand l'espèce humaine ne naissait pas encore avec un fil à la patte.

Le soir, ses camarades portaient faire la noce en ville. Lui n'aimait pas boire et la fumée l'étouffait. Il restait seul dans les dortoirs ou sortait se promener aux environs. Dans la rue, en face du portail, il y avait une cabine téléphonique. Il appelait sa femme un jour sur deux, parfois deux jours d'affilée, cinq à dix minutes. Cela suffisait. L'attachement, en ce temps-là, ne se mesurait pas encore à la fréquence des appels. Les amis qu'il osait déranger après neuf heures du soir n'étaient pas si nombreux. Il lui arrivait d'entrer dans la cabine sans savoir qui il allait bien pouvoir surprendre.

- - -

Un soir, submergé d'ennui et de souvenirs, il ouvrit le bottin attaché par une reliure articulée au combiné du téléphone. On y trouvait tous les abonnés du canton, commune par commune. Arriverait-il à reconstituer sa classe d'école primaire?

Il s'aperçut avec inquiétude qu'il avait oublié la plupart des noms. Sauf ceux des Inséparables. Ils étaient quatre copains, toujours

ensemble, et ils faisaient la loi dans leur quartier populaire. Lui, il était le «cerveau» de l'équipe. A ses côtés, il y avait le bon Roger Fournier, l'ombrageux Gonzalo Garcia, dit *el Toro*, et la fine mouche de l'équipe, le petit Pierre Gasser. Soudain, à cause de cette surprenante perte de mémoire, il éprouva le besoin pressant de parler au moins à l'un d'eux. Se souviendraient-ils de lui ou son enfance n'avait-elle été qu'un rêve?

Il retrouva trois Roger Fournier — le nom était très commun —, mais n'osa appeler aucun. Il ne voyait pas son Roger, si habile de ses mains mais si peu doué pour l'étude, dans la peau d'un avocat, d'un dentiste ni d'un gestionnaire immobilier. Aucun abonné ne figurait sous le nom de Pierre Gasser. Il avait certainement rejoint une ville universitaire, ou n'avait peut-être pas de téléphone. Gonzalo était devenu mécanicien, comme on pouvait s'y attendre, mais son poste sonnait dans le vide.

Il y avait encore un nom, celui auquel il avait le plus souvent repensé durant toutes ces années. Un nom qui lui inspirait désormais une sorte de crainte, au point qu'il n'avait même pas songé, au début, à le convoquer pour ce trivial petit jeu. Liline.

Evelyne Decosta avait été la seule compagne de jeu féminine de son enfance et, bien entendu, son premier béguin. La place qu'elle occupait dans sa vie ne se limitait pas à cela. Avec elle, il avait ressenti pour la première fois cette intimité candide qu'il ne comprenait pas et

qu'il ne s'expliquerait que bien plus tard sous l'appellation de «proximité d'âmes». Elle était aussi le seul témoin de ses peurs qu'il n'avait, lui le chef de bande, osé confier à personne.

...

Tout ceci parce qu'elle avait été sa princesse d'Hiver.

Il ne l'avait plus revue depuis cette année-là. Un quart de siècle s'était écoulé depuis. Ils touchaient à la fin de leur scolarité primaire lorsque le comité des fêtes les avait choisis, tous deux, pour régner sur la semaine de Carnaval. Dans leur cité médiévale, c'était la distinction suprême. De mémoire locale, on ne l'avait jamais octroyée à des enfants.

Le père d'Evelyne faisait partie de ce comité. Il faisait du théâtre à ses heures et — l'ayant eue à un âge avancé — il adorait sa fille. Il avait fait valoir qu'elle et son camarade de classe tiendraient sans doute mieux leur rôle que des adultes avinés. Ils étaient du reste les deux meilleurs élèves de leur école.

Les parents étaient fiers, la maîtresse ravie. Comment aurait-il pu dire la panique qu'il ressentait? Lui qui détestait la foule, les cris, les confettis, les pétards, lui à qui la simple odeur des fêtes populaires donnait envie de vomir. Comment aurait-il pu, surtout, faire ça à Evelyne, qui semblait prendre la chose avec un flegme imposant?

Il l'avait fait, pour finir. Les heures à geler debout sur un char décoré, en tenue d'Arlequin. Les cascades de



serpentins et de confettis. La cacophonie assourdissante des fanfares. Les moqueries des sales gosses qui pouvaient à tout moment lui balancer une boule de neige ou un pétard. Les harangues qu'on lui avait appris à déclamer d'une voix enthousiaste... Heureusement que le sourire sur son visage était peint au crayon gras! Et, constamment, les regards en coin vers «sa» princesse d'Hiver, avec son chapeau de fée, sa silhouette gentiment dodue, ses épaisses lunettes carrées dont elle ne pouvait pas se passer, même sous ce déguisement. Il se rappelait encore, comme si c'était hier, l'humiliation cuisante qu'il avait ressentie alors: lui, le malabar, soignant et dissimulant sa peur derrière le stoïcisme de cette fillette. En y repensant, il se disait que c'était peut-être l'explication de son inclination si mystérieuse pour cette souris de bibliothèque.

Ils avaient si bien régné sur Carnaval qu'on les avait fait remplir l'année suivante! Encore une première. Il avait beau avoir déjà

passé son bizutage, ce fut tout aussi pénible et angoissant. Par bonheur, il y avait une contrepartie. Ils avaient commencé à se voir souvent, le mercredi ou le dimanche, soi-disant pour répéter leurs rôles. Il se souvenait de ces après-midi de pur bonheur dans l'appartement de M. Decosta. La maison n'était pas riche, pas pauvre non plus: juste ce qu'il fallait pour une parfaite sérénité. Les pièces étaient emmitouflées de tapisseries écossaises, dans les teintes typiques — ocre, rouge et brun — des années soixante-dix. Ils jouaient à des jeux de cartes ou de mémoire, s'amusaient avec le chat Mono, passaient *Pierre et le Loup* sur un tourne-disque crème. Ou bien, tout simplement, ils bouquinaient côte à côte sur le tapis, sans un mot, se surprenant parfois l'un l'autre à fixer le plafond en rêvant. Les heures en ce temps-là avaient une autre allure. Elles passaient majestueusement, chargées de trésors comme des voiliers revenant des tropiques.

... ..

Qu'était-elle devenue?

Il ouvrit le bottin à la lettre D. Le père Decosta y figurait encore. Charles-Albert, oui. Il avait oublié son prénom, mais il avait identifié le numéro de téléphone sans hésitation. Quel âge pouvait-il avoir? Quatre-vingts ans, pas loin... Sa femme était-elle plus jeune que lui? Deux petits vieux, quoi qu'il en soit.

Il aurait préféré parler directement à Evelyne, mais elle ne figurait nulle part sous son prénom, pas même dans les communes alentour. Normal. Elle avait certainement poursuivi des études. Dans ce cas, à quoi bon revenir dans ce trou?

Il referma le bottin et retourna dans sa caserne. Il était trop tard pour déranger ces vieillards. Mais il ne parvint plus à les oublier. Deux jours plus tard, à huit heures et quart — juste après le Téléjournal —, il se décida à composer le numéro dont la séquence rythmée si familière lui était revenue à travers les années. «Quarante-quat'-vingt-deux...»

Il aligna cinq ou six sonneries et voulut abandonner. Au même instant, on décrocha. Au début, il n'entendit rien, qu'une respiration lourde et des bruits de manipulation patauds. La peur lui fit serrer les fesses. Où suis-je tombé?

Une voix grave et chevrotante finit par remonter du fond d'un tonneau. «Ouiiii?»

«Je... excusez-moi... Je suis...» Et il déclina son nom, presque malgré lui.

«Antoine? Ah, c'est gentil d'appe-

ler. Evelyne sera contente.» La voix du père Decosta semblait provenir d'un disque au ralenti. Il avait la langue pâteuse, comme s'il roulait trois Carambars dans sa bouche. Est-il demeuré? se dit le soldat, puis il comprit: le pauvre vieux souffrait d'une attaque. N'empêche, il s'était immédiatement souvenu de lui, et ne semblait aucunement désarçonné. Sa difficulté d'élocution mise à part, Charles-Albert Decosta avait effacé ce quart de siècle comme s'ils venaient de se quitter la veille.

Son malaise s'aggrava de deux crans. Il ne pensait plus qu'à se trouver une porte de sortie.

«Je ne voulais pas vous déranger. J'aurais juste voulu transmettre mes amitiés à Evelyne et...»

Le vieil homme semblait n'attendre que ça.

«Elle ne vit plus chez nous. Elle est aux Grimperettes, maintenant. Elle sera contente de ton appel.

— Vous lui direz...

— Ah non. Tu vas lui faire grand plaisir, tiens... Attends...»

Il semblait feuilleter quelque chose. Aux Grimperettes! Dans son enfance, c'était la traduction locale de Pétaouchnok ou de Tombouctou. Le village où il fallait ferrer les poules, disait-on, tellement qu'il était en pente.

Que pouvait-elle bien faire là-haut, sinon garder les vaches? Elle était sûrement devenue instit' et on l'avait envoyée dans la commune perdue dont personne d'autre ne voulait. Fille exilée, père apoplec-

tique... Mère décédée sans doute, ou plus impotente encore.

Le vieil homme avait repris son combiné. Il mit au moins trois minutes à lui dicter le numéro de sa fille. Elle s'était mariée avec un Streit. Il ne l'aurait jamais retrouvée tout seul. Mme Evelyne Streit, ex-Liline Decosta, aux Grimperettes... Il remercia vivement, raccrocha et fit le tour de l'enceinte militaire d'un pas rapide pour retrouver ses esprits. Où me suis-je fourré? Qu'avais-je à me mêler de la vie de ces gens?

...

A présent, l'engrenage était lancé. Le vieil homme appellerait sans doute sa fille pour vérifier si... Autant prendre les devants. Il composa le numéro malgré l'heure déjà tardive. En Suisse, après 21 heures, les gens bien élevés n'appellent que les urgences.

Il tomba encore sur une voix d'homme, mais jeune cette fois-ci. Le mari (dont il ignorait le prénom) semblait à son aise, pas plus surpris que son beau-père. «Oui, elle m'a parlé de vous. Ça lui fera plaisir...»

Plaisir! Plaisir! Lui-même, en tout cas, il n'en ressentait aucun. Qu'une gêne immense, humiliante, grotesque. On finirait par l'inviter à partager la raclette, dans leur chalet de montagne, avec des plafonds bas et des jouets disséminés dans toutes les pièces...

«Malheureusement, Evelyne reste tard à l'école ce soir. Vous ne pourriez pas rappeler demain, avant midi?

Elle sera à la maison.» Oui, bien sûr, cela va de soi, excusez-moi encore...

«Et j'espère qu'on s'croise», ajouta encore M. Streit avec une saute d'accent local. «Ça me fera plaisir...»

Bon sang! C'était un rêve éveillé. Il voyait le tableau. Mari paysan épuisé à la tâche, femme réduite à donner des cours privés le soir pour nouer les deux bouts. Et lui, l'éditorialiste, le grand voyageur, qui vient rendre visite au bon peuple. Mais la crémaille avait fait «clic» une fois de plus: le lendemain matin, à onze heures et demie, il s'exfiltrait de la caserne pour les rappeler.

...

«Oh, c'est sympa de penser à nous!» Sa voix de jeune fille, soyeuse et un peu indolente, n'avait pas bougé d'un cran. C'en était même stupéfiant. Et toujours cet accueil placide, presque trivial, comme si son appel après vingt-cinq ans de silence, par-dessus les adolescences, les études, les mariages et les enfants, ne faisait que renouer une conversation interrompue. «Tu téléphones d'où?»

Il n'avait plus assez de ressort pour enjoliver, malgré le ridicule de sa situation. Il dit donc la vérité: qu'il était en service militaire, «en bas à Saxé», qu'il avait pensé à elle ces derniers jours et que, tout simplement, dans la cabine, il avait retrouvé le numéro de ses parents...

«Oui, papa s'est empressé de t'annoncer, tu penses bien! Il te devait encore une revanche aux dames, paraît-il.» Il ne se rappelait plus du

tout qu'il avait joué aux dames avec le père de Liline. Il avait même oublié les règles du jeu.

Il crut poli d'exprimer sa compassion pour l'état du vieillard. Liline n'en demandait pas tant. Mis à part qu'il *yoyottait* un peu et qu'il avait son petit caractère, il allait très bien. Et Maman s'occupait très bien de lui, même si ces jours-ci elle était chez sa cousine en France. Le fameux matou était mort depuis une dizaine d'années. Il n'y avait plus personne pour bondir d'un air intrigué chaque fois qu'on sonnait à la porte, personne pour susciter le calembour idiot: «C'est qui, Mono?»

«Si tu es par là, pourquoi ne viendrais-tu pas nous voir?» La proposition était logique, inévitable même, mais elle le terrifia.

«C'est-à-dire que... je ne dois pas trop m'éloigner...»

— Ils finissent bien par vous relâcher en fin de semaine, non?

— Oui, vendredi à deux heures. Mais je dois être chez moi le soir.

— Et tu as une voiture? Oui? Alors vendredi trois heures devant l'église des Grimperettes? D'ac?»

D'ac. Que pouvait-il dire d'autre?
«Cool!»

...

Le soleil d'après-midi était magnifique, presque chaud et comme parfumé. Il annonçait déjà le printemps. Assis sur l'escalier du parvis, il scrutait la place du village. Entre les boutiques et les cafés, il y avait de l'animation. Les Grimperettes, dans son souvenir, étaient un hameau de

basse montagne sans intérêt qu'on ne faisait que traverser sur la route des pistes de ski.

Il était arrivé avec une demi-heure d'avance et s'était mis à lire. À l'heure moins cinq, il avait commencé d'épier les voitures, essayant de repérer celle d'Evelyne. Un tout-terrain Subaru sans doute, rapport au mari paysan. Du coup, il ne prêta pas attention au monospace américain qui venait de s'arrêter sur la zone bleue tout à l'opposé du rond-point. Le véhicule étant haut, la conductrice dut étirer le pied pour descendre de son siège. C'est alors seulement que son œil de soudard fut happé par une jambe interminable au galbe parfait, en bas de laine améthyste, surmontée d'une jupe en cuir anormalement courte pour la saison et le lieu.

En refermant la portière, la jeune femme chaussa de grandes lunettes de soleil italiennes et se dirigea droit vers lui d'un pas sonore. Pour s'aventurer avec des bottines à talons sur ces pavés, il fallait savoir marcher! Il se retourna machinalement pour comprendre quel commerce elle visait, mais il n'y avait rien derrière lui, ni à gauche, ni à droite. Rien que l'église déserte et ce pioupiou en treillis défraîchi sur l'escalier. Le temps de ramener sa tourelle dans l'axe, l'apparition évadée d'une revue de mode s'était plantée au pied de l'escalier.

«Bonjour Antoine! Tu ne me reconnais pas? Toi, en tout cas, tu n'as pas changé.»

/A suivre./

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

À l'ère de la propagande 2.0 (1)

COMME AURAIT CERTAINEMENT DIT ALEXANDRE VIALATTE: LA PROPAGANDE REMONTE À LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ! ET IL AURAIT EU RAISON, LE BOUGRE! CAR C'EST DANS LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE ET LA RÉPUBLIQUE ROMAINE QU'EST APPARUE LA PREMIÈRE FORME DE PROPAGANDE. ELLE A BEAUCOUP ÉVOLUÉ AU FIL DES SIÈCLES, AUTANT DANS SES BUTS QUE SES PRATIQUES, ET CONNAÎT UNE NOUVELLE MUE DEPUIS L'APPARITION DE L'INTERNET, DES RÉSEAUX DIT «SOCIAUX», DES TÉLÉPHONES MOBILES ET DU *BIG DATA*. BIENVENUE DANS L'ÈRE DE LA PROPAGANDE 2.0!

Professeur agrégé d'histoire, David Colon est chercheur permanent(1) à Sciences Po Paris, où il enseigne l'histoire de la propagande, les techniques de persuasion et l'éthique de la communication. Auteur de manuels scolaires d'histoire, il vient de publier chez Belin un passionnant livre: *Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain*.

Certes il n'est pas le premier à s'intéresser à l'histoire de la propagande. En 1967 déjà, Jacques Ellul(2) publiait dans la collection «Que sais-je?» une *Histoire de la propagande*(3) qui fit date. Mais si la théorie de la propagande reste peu ou prou inamovible depuis le XXe siècle, ses modalités ont fortement évolué depuis l'avènement des nouvelles technologies. Outre le passionnant récit de l'histoire de la propagande que retrace Colon, c'est en cela que son livre présente un intérêt majeur, à l'heure des *fake news* et de la «post-vérité», à l'heure du *big data* et de la propagande totale.

En Europe, c'est au XVIe siècle que se constitue la première propa-

gande organisée, avec la naissance de la Congrégation pour la propagation de la foi, qui vise à contrer la progression du protestantisme par la propagation de la «bonne parole» catholique. Avec la Révolution française, puis la création de la grande presse, la propagande s'étend et se structure. La presse, dont Napoléon comprit très vite l'usage qu'il pouvait en faire: «*Qu'est-ce que le gouvernement? Rien s'il n'a pas l'opinion*», aurait-il dit en 1802. Au début du XXe siècle apparaissent aux États-Unis les premières agences de «relations publiques», qui sont au service des entreprises pour infléchir l'opinion publique lorsque, par exemple, des événements fâcheux se produisent: on commence à prendre en compte l'opinion publique. Simultanément, les premiers théoriciens des foules(4) en définissent la psychologie, ce qui va grandement favoriser sa maîtrise et son développement.

La Première Guerre mondiale est le creuset de la propagande moderne: les gouvernements des pays belligérants se dotent de bureaux de propa-

gande, qui devient officiellement l'un des moyens d'action du pouvoir. Comme l'écrivait Jacques Ellul: « *La guerre moderne est une guerre de nations et non plus d'armées: il faut donc agir par la voie psychologique et le gouvernement doit posséder cette*

arme.» Contrairement à une idée reçue, la propagande n'est donc pas le propre des régimes autoritaires, mais d'abord «fille de la démocratie», ce qu'avait déjà parfaitement démontré Ellul. D'ailleurs, dans les démocraties libérales, avant les années 1970 la propagande n'avait pas le caractère péjoratif qu'on lui attribua ensuite. Et dès que cette connotation péjorative devint la règle, le terme disparut au profit de celui de «communication».

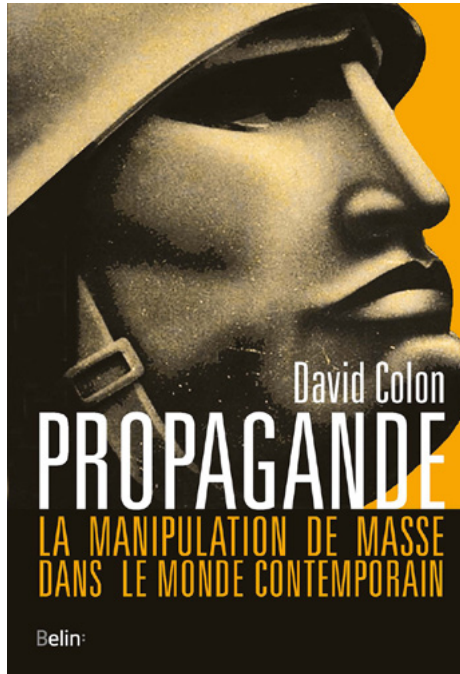
Deuxième idée reçue: la propagande est avant tout politique. C'est faire peu de cas de la propagande sociologique que Jacques Ellul définissait comme «*l'ensemble des manifestations par lesquelles une société [...] tente d'intégrer en elle le maximum d'individus, d'unifier les comportements de ses membres*

selon un modèle, de diffuser son style de vie à l'extérieur d'elle-même et par là de s'imposer à d'autres groupes. L'exemple le plus emblématique de cette propagande sociologique, tournée aussi bien vers l'intérieur que vers l'extérieur du pays, est l'*American Way of Life*.

La troisième idée reçue concerne la finalité de la propagande: plus qu'à modifier les opinions du public ciblé ou les faire adhérer à une doctrine, la propagande vise généralement davantage à «*conforter, renforcer et instrumentaliser une opinion préexistante – ou des préjugés [...]*». Quatrième idée reçue: la propagande se ferait principalement

à coups de mensonge et de désinformation, alors qu'en réalité, la plupart du temps elle n'est efficace que si elle repose sur la manipulation de faits avérés.

Et enfin, dernière idée reçue – et pas des moindres! –: elle toucherait prioritairement les individus les moins instruits et les moins informés, en partant de l'idée (fausse) que l'instruction immuniserait contre les propagandistes et donc



les effets de la propagande. Or tout indique qu'au contraire, ce sont les plus cultivés et les plus à même d'accéder à l'information qui sont les plus perméables à la propagande. Encore Jacques Ellul: «*c'est seulement envers un homme qui n'est plus obsédé totalement par la misère que la propagande évoluée peut jouer*» et «*pour que l'homme puisse être propagandé, il faut qu'il ait un minimum de culture.*» Ainsi, poursuit Colon: «*plus l'individu instruit et informé réalise la complexité du monde qui l'entoure, plus il accède à une information riche et variée, et plus il a besoin d'un cadre explicatif simple*», car comme l'écrivait Ellul: «*La grande force de la propagande, c'est justement de donner à l'homme moderne ces explications globales, simples, ces causes massives et doctrinales sans lesquelles il ne peut pas vivre au milieu des informations.*»

Avec la Première Guerre mondiale, la propagande devient «manipulation de masse»: l'apparition du cinéma, de la radio, puis de la télévision va donner de nouveaux outils et moyens à la propagande, au service de la politique, de la publicité, du marketing (commercial et social). Les images fixes de la photographie, ou en mouvement par le cinéma et la télévision, les paroles écrites ou déclamées vont être mises à profit pour organiser une propagande tous azimuts, préparant l'ère de la propagande moderne dans laquelle nous sommes entrés au tournant du siècle. Nous verrons la semaine prochaine comment cette construc-

tion s'est opérée depuis le début du XXe siècle et quels en sont de nos jours les éléments constitutifs: si la propagande s'est massifiée, elle dispose aussi dorénavant des outils et moyens d'une personnalisation inédite jusque-là, que ce soit pour la publicité commerciale, sociale ou politique. Ce «ciblage» individuel que permet le *big data* représente un des plus grands dangers auxquels nous sommes désormais confrontés, sans en être suffisamment conscients, et sans vrai moyen, surtout, de nous y opposer ou simplement d'y échapper.

~~~~~  
NOTES

1. « Chercheur permanent », c'est drôlement chic sur une carte de visite! Ça me fait penser à la phrase qu'aurait prononcée de Gaulle: « Des chercheurs qui cherchent, on en trouve. Mais des chercheurs qui trouvent, on en cherche... »
2. Jacques Ellul (1912-1994), historien du droit, sociologue et théologien protestant libertaire souvent qualifié d'« anarchiste chrétien » est l'auteur d'une soixantaine de livres. Son influence et sa postérité ne sont malheureusement pas à la hauteur de l'originalité de sa pensée.
3. La dernière édition, de 1976, est épuisée. A été réédité depuis en revanche *Propagandes*, chez Economica (2008), publié pour la première fois en 1962.
4. Notamment Gabriel Tarde (1843-1904), avec *L'opinion et la foule*, en 1901 (la dernière édition, de 2008, aux Éditions du Sandre, est actuellement en réimpression) et Gustave Le Bon (1841-1931), avec *Psychologie des foules* (1895), PUF, coll. « Quadrige », 2013.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Le libéralisme comme réalité (1)

**D**U DERNIER LIVRE D'ALAIN DE BENOIST, *CONTRE LE LIBÉRALISME*(1), ON NE DIRA ASSURÉMENT PAS QU'IL EST INACTUEL. LA CRISE QUI SE DÉVELOPPE UN PEU PARTOUT AUJOURD'HUI EN EUROPE N'ÉPARGNE, EN EFFET, PAS LES IDÉOLOGIES, EN PARTICULIER L'IDÉOLOGIE LIBÉRALE, QUI EST AUJOURD'HUI L'IDÉOLOGIE DOMINANTE (ALAIN DE BENOIST DIT: L'IDÉOLOGIE DE LA CLASSE DOMINANTE).

Crise du libéralisme ou du néolibéralisme? Du néolibéralisme, tempère-t-on parfois. Et là on pense au «capitalisme du désastre» (Naomi Klein), capitalisme personnifié en son temps par Mme Thatcher ou encore par l'économiste Milton Friedman, aujourd'hui peut-être par Emmanuel Macron. Sauf, comme le montre Alain de Benoist, que le «capitalisme du désastre» ne vient pas de rien. Il est l'héritier légitime du libéralisme historique, lui empruntant la plupart de ses axiomes ou postulats, mais (et là est la nouveauté) pour en étendre l'application au plus grand nombre possible de domaines: l'économie, bien sûr, mais au-delà de l'économie également la politique, l'école, la culture, la famille (homoparentalité), le sexe (idéologie du genre), bref, toutes les dimensions, ou presque, de l'existence humaine. En ce sens, pour paraphraser Zinoviev, le néolibéralisme est le libéralisme *comme réalité*: devenu, autrement dit, *lui-même* réalité (après se l'être appropriée).

Autant dire qu'on ne saurait faire le procès du néolibéralisme sans s'interroger en même temps sur le libéralisme lui-même. C'est ce que fait Alain de Benoist dans ce livre

particulièrement dense, nourri de vastes lectures, mais où l'auteur veille en même temps à ne jamais perdre de vue la problématique dans son ensemble.

### DE L'INDIVIDUALISME AU «MÉMISME»

Historiquement parlant, explique Alain de Benoist, le libéralisme est né d'une rencontre entre le courant de pensée individualiste (courant de pensée lui-même issu du christianisme) et ce qu'il appelle «l'économisme», autrement dit le credo suivant laquelle l'être humain ne saurait mieux utiliser son temps qu'en achetant et vendant des biens sur le marché, ou encore en prêtant de l'argent aux acheteurs potentiels (pour, justement, qu'ils puissent acheter ce qu'autrement ils ne pourraient pas acheter): dans le but, soi-même, de gagner le plus d'argent possible. Dans l'optique «économiste», c'est *cela même* le but de l'existence. Il n'y en a pas d'autre.

En conséquence, tout ce qui fait obstacle à la liberté des échanges est à écarter, à commencer, bien sûr, par la législation sociale, ce qu'on appelle l'État-providence. Les frontières territoriales sont également

remises en cause. Plus généralement encore, toute différence quelle qu'elle soit (entre les peuples et les cultures, dans les rôles sexuels, etc.) est vouée à disparaître, car elles aussi, ces différences, font obstacle à la liberté des échanges. Les individus se voient ainsi réduits à leur seule qualité d'acheteurs et de vendeurs, sans autre lien entre eux que celui découlant de la mise en œuvre de loi de l'offre et de la demande. C'est le règne du «mêmetisme», autrement de l'indistinction généralisée. Idéalement parlant, les individus devraient devenir tous interchangeables.

L'économisme n'a que faire, par ailleurs, de la distinction entre le bien et le mal. Si vous dites par exemple que les managers sont aujourd'hui trop payés, on vous répondra que vous «surfez sur des a priori émotionnels»(2). La question de savoir s'il est décent ou non de verser de tels salaires est considérée comme hors sujet.

#### LE RÊVE DE L'ACCUMULATION ILLIMITÉE

En schématisant à l'extrême, on pourrait ainsi dire que le libéralisme est un mixte d'individualisme post-chrétien sécularisé et de *pleonexia*, nom donné par les Grecs à la soif illimitée d'avoir. Les philosophes grecs condamnaient la *pleonexia*, car elle asservit l'être humain au *pathètikon*, à la partie animale de l'âme, mais c'est bien elle, cette *pleonexia*, le désir d'accumuler des biens matériels sans limite, qui se trouve aujourd'hui portée au pinacle.



L'économisme met aujourd'hui tout en haut de l'échelle des valeurs ce qui autrefois se situait tout en bas. Un vrai renversement.

Sauf, on l'a dit en commençant, que tout ce beau système est aujourd'hui en crise. Crise de la mondialisation marchande, entre autres, avec l'irrésistible montée du chômage et de la précarité: les pauvres devenant de plus en plus pauvres, les riches de plus en plus riches, et pour éviter la casse (mais l'évitera-t-on?) le recours massif à la planche à billets. Crise aussi du système représentatif, comme en témoigne la désaffection croissante des citoyens à l'égard de la classe politique, désaffection confinant parfois à la *haine*, comme le député Jean Lassalle le relevait déjà il y a quelques années(3). Les dirigeants ont beau tordre les lois dans tous les sens, en fabriquer de nouvelles en permanence pour donner une apparence de légalité à leurs agissements opaques, l'État de droit lui-même est devenu très branlant. On parle de dérive autoritaire, mais cette expression relève de l'*understatement*. La vérité est que le libéralisme

s'est aujourd'hui retourné contre lui-même pour donner naissance à une forme authentique de totalitarisme (mais ne s'affichant évidemment pas comme telle).

Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'un vent de contestation se soit, ces derniers temps, levé sur Europe. À un moment donné, Alain de Benoist rappelle la phrase célèbre de Mme Thatcher: *There is no alternative*. Autrement dit, assez de récriminations. Obéissez aux ordres, faites ce qu'on vous dit de faire. Vous n'avez pas le choix. Très clairement, aujourd'hui, les gens sont dans la désobéissance. Ils ne sont plus disposés à faire que ce qu'on leur dit de faire. Pour les élites néolibérales, c'est une très mauvaise nouvelle.

#### VENT DE RÉBELLION

Ainsi, dans le *Figaro*(4), l'essayiste Nicolas Baverez n'hésite pas à présenter la «montée des populismes» comme engendrant «le plus grand péril» auquel les «démocraties» seraient aujourd'hui confrontées. En effet, les gens veulent tout remettre à plat: les salaires des managers, entre autres, mais pas seulement. Ils ne se résignent plus, par exemple, à voir leurs emplois se délocaliser en Chine, ou seulement même en Pologne. Ils exigent une relocalisation, et pour la rendre possible le retour à un certain protectionnisme: ne serait-ce qu'aux frontières de l'Union européenne (ce à quoi les économistes de Bruxelles ont depuis longtemps renoncé: non parce qu'ils auraient été achetés, comme on serait tenté de prime abord de le croire,

mais par pure idéologie; parce qu'ils ont décidé une fois pour toutes de ne plus tenir compte du bien commun, ni même, d'une manière générale, du bien et du mal. De telles questions, à leurs yeux, sont non pertinentes. Il n'y a *pas* de bien commun, ni non plus de bien et de mal. Il n'y a que le marché).

Les gens n'acceptent plus enfin de n'être considérés que comme des agents économiques. Ils sont aussi autre chose: dépositaires d'une certaine culture, par exemple, culture qu'ils ne se résignent pas à voir passer par profit et perte, sous couvert de droits de l'homme et/ou de libéralisation des échanges. Ils sont aussi citoyens, membres d'une communauté particulière, avec ses intérêts propres qu'ils tiennent pour légitimes et qu'ils sont donc décidés à défendre.

Bref, certaines choses se passent. *History is again on the move*. Ne boudons pas notre plaisir. Nous reviendrons dans une prochaine chronique sur ce beau livre, mais aussi sur certaines questions plus générales qu'il soulève.

#### NOTES

1. Alain de Benoist, *Contre le libéralisme. La société n'est pas un marché*, Editions du Rocher, 2019.
2. Stéphane Garelli, «Y a-t-il une économie populiste?», *Le Temps* (Lausanne), 2 février 2019.
3. Cité dans *L'Express* (en ligne), 21 juin 2013.
4. *Le Figaro*, 3 octobre 2016. (Idée reprise, presque dans les mêmes termes, dans *Le Figaro* du 26 février 2018).

# TURBULENCES

## USA | L'autre shutdown

Après deux ans d'enquête bipartisane, plus de 200 auditions de témoins et 300'000 pages de documents passés à la loupe, le Républicain Richard Burr, qui préside le Comité du Sénat US sur le renseignement, baisse les bras: « Si nous devons écrire un rapport basé sur les faits en présence, alors nous ne disposerions d'aucun élément qui puisse suggérer qu'il y ait eu collusion entre (l'état-major de) la campagne présidentielle de Trump et la Russie ». Tant de bruit dans les médias, tant de notes de palaces pour enquêter dans le monde entier, tout cela pour rien?

La nouvelle a filtré discrètement dans les grands médias étasuniens à la suite d'une interview de Richard Burr sur la chaîne CBS. Tucker Carlson, l'empêcheur de penser en rond de FoxNews, a sauté sur l'occasion pour dénoncer les élites de Washington « qui ont perpétué ces mensonges pendant deux ans et continuent de mentir en détournant l'attention des véritables problèmes qui se posent au pays ».

« Qui a mis ces mijoteurs (crock pots) en place et les a laissés casser la baraque? » La haute administration fédérale s'est mise hors service pendant deux ans et demi, en organisant son propre « shutdown ». « Nous n'avons plus de politiques sensées à Washington, mais seulement

## Tucker Carlson: There Was No Russian Collusion, It Was Always A Hoax



Posted By **Tim Hains**  
On Date February 13, 2019



des enquêtes. Plus personne n'a des idées claires, tout le monde a peur. Les vrais problèmes du pays ne sont plus considérés comme pertinents, ni par les législateurs ni par les gourous de la TV qui commentent les législateurs. Le taux de suicide vient d'atteindre un record sur 50 ans, le saviez-vous? Nous sommes plongés dans la pire des épidémies de drogue de l'histoire de l'Amérique, y compris celle qui a suivi la Guerre civile, l'épidémie d'héroïne des années 70 et l'épidémie de crack des années 80. La situation a encore empiré et c'est une des raisons pour lesquelles l'espérance de vie est en baisse dans de nombreuses régions du pays.

Nous commençons à ressembler à la Russie de Boris Eltsine et personne à Washington ne semble le remarquer.»

J.-M. Bovy/15.02.2019

## Pain de méninges

### ÉPARGNEZ-NOUS VOS CONVICTIONS

*[Note de l'éditeur] Les gens peinent à croire que je n'ai pas vraiment de convictions. J'ai une foi vacillante, des certitudes rationnelles et quelques intuitions, mais je m'efforce d'éliminer toute conviction — au sens d'une attitude a priori, politique ou morale, à l'égard des choses. La longue fréquentation, intellectuelle et humaine, d'Alexandre Zinoviev, m'a vacciné contre de telles illusions— je l'espère du moins. J'ai donc jugé utile de retraduire l'aphorisme complet que je cite souvent dans mon blog. Dans le passage qui suit, on peut remplacer sans dommage «soviétique» par «russe» ou «est-européen». SD*

«Et voici un autre mystère: ce que je dis ici n'exprime pas mes convictions. Le mystère se résume à ceci: je n'ai pas de convictions. Je n'ai que des réactions plus ou moins prévisibles à tout ce à quoi je dois faire face: des stéréotypes comportementaux. Les convictions sont le propre de l'homme occidental, non de l'homme soviétique. Au lieu de convictions, ce dernier a des stéréotypes comportementaux qui n'impliquent aucune conviction et qui sont donc compatibles avec toutes. Nombre de malentendus dans la manière dont les Occidentaux jugent le comportement des Soviétiques découlent d'un mélange de convictions et de stéréotypes comportementaux dénués de convictions. Si quelqu'un d'autre affirmait ce que j'affirme, j'entrerais en polémique avec lui. Si vous voulez connaître la vérité, commencez par vous mettre vous-même en question. Je ne dis pas ceci par conviction, uniquement pour le trait d'esprit, parce que je n'aspire pas non plus à la vérité. L'existence de convictions chez l'homme est un signe de sous-développement intellectuel. Elles ne font que compenser son incapacité à comprendre rapidement et exactement tel ou tel phénomène dans sa réalité concrète. Ce sont des injonctions a priori pour agir dans des situations concrètes sans en comprendre le caractère concret. L'homme à convictions est rigide, dogmatique, assommant et, comme il se doit, stupide. Le plus souvent, d'ailleurs, les convictions n'ont aucune influence sur la conduite des gens. Elles ne font qu'enjoliver la vanité, justifier les consciences troubles et masquer la sottise.»

— Alexandre Zinoviev, *Homo Sovieticus* (L'Age d'Homme, 1982)